

Comptes rendus bibliographiques

Bretagne est Univers – Catalogue du Musée de Bretagne, Rennes, Editions Apogée, Presses universitaires de Rennes, 2006, 192 p.

Le double titre de cet ouvrage mérite commentaire. *Catalogue du Musée de Bretagne*, tout d'abord, suppose quelque éclaircissement. Le volume, en fait, s'attache à l'exposition permanente du Musée qui est consacrée à l'histoire de Bretagne des origines à nos jours mais il ne vise pas les autres fonds ou présentations du Musée. Le terme même de *Catalogue*, par ailleurs, peut sembler approximatif dès lors qu'un catalogue est censé énumérer, voire décrire, l'ensemble des pièces d'une exposition. Mais comment une telle exhaustivité eût-elle été imaginable ? L'exposition dont il s'agit, née à la faveur de l'installation du Musée aux Champs libres, est en effet monumentale dans son format, avec 2300 objets et œuvres dispersés en un parcours déambulatoire de 2000 m², dans sa richesse et dans la remarquable modernité de sa présentation : en établir un catalogue au sens précis du terme eût été œuvre titanesque. L'ouvrage constitue donc davantage un accompagnement, comme une promenade livresque à rapprocher du périple mené au sein même de l'exposition ; bien des illustrations du volume, du reste, ne correspondent pas à des pièces présentées. *Bretagne est Univers*, l'autre volet du diptyque, est le titre d'un poème de Saint-Pol Roux, le poète de Camaret, et c'est Jean-Yves Veillard, alors directeur du Musée, qui avait souhaité dénommer ainsi l'exposition.

Seize auteurs se sont partagé la rédaction du volume : ce sont six archéologues du CNRS et dix autres universitaires, géographe, «antiquisant», médiévistes, modernistes et contemporanéistes. Par-delà une préface de Michel Gautier en sa qualité de vice-président de Rennes Métropole en charge de la culture puis un avant-propos des conservateurs ayant succédé à Jean-Yves Veillard, François Hubert puis Jean-Paul Le Maguet, vient une introduction (pp. 11 à 19) : elle situe la Bretagne dans sa dimension historique, donc avec la Loire-Atlantique, dans les domaines de la géographie, du peuplement et des principales activités. L'ouvrage à proprement parler s'ensuit avec trois parties : préhistoire (pp. 21 à 51), de l'Antiquité aux Temps Modernes (pp. 53 à 115), époque contemporaine (pp. 117 à 187).

Les auteurs nous rappellent très justement que la préhistoire se divise en âge de la pierre puis en âge des métaux. Pour l'époque allant du paléolithique au néolithique (pp. 22 à 39), ils évoquent en premier lieu la question climatique, déterminante pour les espaces de peuplement : les périodes de glaciation voient la régression du niveau des océans, lequel remonte avec les temps de réchauffement. Les premiers hommes, faute de silex dans l'ensemble du Massif armoricain, s'installent de préférence sur le littoral où les galets de silex aident à pallier cette carence. Il semble que l'on puisse situer les premiers peuplements aux alentours de - 600 000 ans ; en témoigne en particulier le site de Saint-Malo-de-Phily (Ille-et-Vilaine) qui a livré un outillage fruste. La présence de l'homme est attestée à Menez-Dregan en Plouhinec (Finistère) entre - 500 000 ans et - 300 000 ans : des vestiges de foyer y constituent les plus anciennes traces connues à ce jour de la maîtrise du feu par l'homme. Le mésolithique (vers - 12 000 à - 6 000 ans) marque la fin de l'époque des chasseurs-cueilleurs. La population maîtrise alors l'arc comme en témoignent ces pointes de flèches de pierre, les micro-lithes ; le site des landes de Cojoux à Saint-Just (Ille-et-Vilaine) est représentatif de cette période. L'homme honore alors ses défunts avec une symbolique aujourd'hui impénétrable mais pas moins fascinante. Le néolithique (à partir d'environ - 6 000 ans) clôt l'âge de la pierre et se manifeste par une sédentarisation de l'homme : des vestiges d'habitat en sont l'illustration comme à Lillemer (Ille-et-Vilaine). A la chasse ou à la cueillette vont désormais succéder les activités agricoles et l'élevage. Le néolithique est aussi le temps des édifices monumentaux : si l'ouvrage cite notamment le cairn de Barnenez à Plouézoc'h (Finistère) ou la Table des marchands à Locmariaquer (Morbihan), s'il évoque *certain alignements*, on pourra sans doute s'étonner de ne pas trouver d'allusion à Carnac.

Le temps des métaux (pp. 40-51) s'ouvre par l'âge du bronze (vers - 2 200 à - 800 ans), âge d'or armoricain qui voit prospérer les activités métallurgiques. Le développement de la recherche archéologique s'est particulièrement attaché à cette époque ; il a permis de mettre en lumière des échanges réguliers entre la Bretagne et de nombreuses régions de l'Europe. Les débuts de l'âge du fer sont marqués, dans l'Ouest, par l'enfouissement de très nombreux dépôts de haches à douille en bronze, impropres à tout usage ; la signification de cette pratique nous échappe aujourd'hui. L'habitat nous est mieux connu. A Paule (Côtes-d'Armor), par exemple, une maison est environnée de nombreux ateliers mais aussi de souterrains pour le stockage des denrées. Certaines résidences étaient fortifiées et encloses de murs. Les cimetières, quant à eux, comprennent des cairns et nous livrent des stèles soigneusement taillées. L'archéologie permet enfin d'apprécier l'artisanat et les modes d'échanges de l'âge du fer. On relèvera ainsi l'art de la céramique, le travail du métal (trésor monétaire de Liffré, Ille-et-Vilaine) ou encore la production de sel par évaporation d'une saumure d'eau de mer. De très nombreux fragments d'am-

phores attestent quant à eux de l'existence d'un commerce du vin avec l'Italie romaine au cours des 2^e et 1^{er} siècles avant J. C.

L'Armorique gallo-romaine (pp. 54-71) est restée mal connue jusqu'en plein XX^e siècle : cette méconnaissance pourrait expliquer l'idée fautive selon laquelle la romanisation n'aurait pas touché la Bretagne. Depuis, prospection aérienne et fouilles, notamment de sauvetage, ont permis de rectifier l'état des connaissances. Comme en bien d'autres régions de la Gaule, les *civitates* nées de la conquête romaine correspondent aux peuples gaulois préexistants (Osismes, Coriosolites, Riedones, Namnètes, Vénètes). Des premiers troubles importants, préfiguration des invasions du v^e siècle, secouent l'Empire vers les années 260 à 274 ; l'Armorique n'y échappe pas. En témoignent l'enfouissement de trésors (« Patère de Rennes » découverte en 1774), le tracé de voies militaires dont attestent les bornes milliaires et l'édification d'enceintes urbaines à Nantes, Rennes et Vannes : un important tronçon de la muraille rennaise, on le sait, vient d'être mis à jour au bas des Lices. La fin de l'époque gallo-romaine voit par ailleurs l'arrivée des premiers Bretons insulaires, leur migration vers l'Armorique s'expliquant par les troubles engendrés par les invasions anglo et saxonne ; c'est aussi le temps de l'implantation du christianisme.

La Bretagne n'est nullement restée en marge de l'empire romain. Des croisements d'influences s'y manifestent en effet clairement. Au plan religieux, panthéons celtique et romano-méditerranéen s'interpénètrent. La coexistence de statues, par exemple, du célèbre dieu au maillet, celtique, ou de Mercure ou Vénus le montrent à l'évidence. Parmi les statuettes, on retiendra la fréquence de celles dites des Vénus « à gaine ». L'architecture témoigne aussi de l'influence du monde romain : le décor de certaines *villae* telle que Mané-Véchen à Plouhinec (Morbihan) s'inspire de modèles italiens. La production et les échanges n'accréditent pas davantage l'idée d'une Armorique restée en marge. L'exploitation du sel, déjà attestée à l'âge du fer et la fabrication, notamment à Douarnenez, du *garum*, cette sauce de poisson appréciée des Romains, contribuent aux échanges de population et de savoir-faire. L'Armorique, par ailleurs, produit beaucoup de céramique et en importe, notamment de la sigillée de la Gaule centrale et méridionale. La découverte d'amphores témoigne enfin de fréquentes importations de vins italiens et ibériques.

L'archéologie notamment a donc permis de constater l'intégration de l'Armorique au monde gallo-romain. Toutefois, si quelques édifices majeurs sont attestés (aqueducs, thermes, temples comme le *Fanum Martis* situé près de Corseul, plus important sanctuaire en Armorique), la ville gallo-romaine reste mal connue jusqu'à ce que de nouvelles fouilles urbaines puissent autoriser de nouvelles découvertes.

Le Moyen Age (pp. 72-93) est traité en trois temps. Pour le haut Moyen Age est évoquée la continuation des vagues d'émigration des

Bretons insulaires, qui affermissent la christianisation de l'Armorique et marquent durablement la toponymie et la limite linguistique entre parlars roman et celtique. Les institutions civiles se développent autour de chefs locaux, les machtiens, et dans le cadre de principautés territoriales comme la Cornouaille ou la Domnonée. Le IX^e siècle voit l'unification de ce qu'il est désormais loisible d'appeler la Bretagne avec Nominoé, puis Erispoé et Salomon qui se font conférer le titre de roi. Les monastères bretons sont alors particulièrement actifs dans leur travail de copie et leurs manuscrits circulent à travers l'Europe ; dans le même temps, Salomon érige le diocèse de Dol en archevêché, se soustrayant ainsi au ressort de Tours et marquant par là-même sa volonté d'indépendance de la Bretagne. Les invasions normandes, enfin, marquent les IX^e et X^e siècles ; la Bretagne n'a pas été épargnée, la royauté bretonne n'y survit pas et les clercs bretons ont quitté la région en emportant leurs reliques.

La société bretonne du XI^e au XIV^e siècle est essentiellement rurale : il n'y a rien là d'original. Le commerce des produits de la terre lors des foires et marchés, sous la « cohue », contribue cependant à l'essor progressif des agglomérations. Deux ordres dominent alors la population, le clergé et la noblesse laïque. Cette dernière, s'inscrivant dans les liens vasalliques, comprend de simples chevaliers, des châtelains et enfin les comtes qui disposent d'un château et briguent le titre de duc des Bretons. Par-delà l'épisode Plantagenêt, la Bretagne passe sous la domination des rois de France et connaît, jusqu'en 1341, une relative stabilité politique.

Au lendemain de la guerre de succession vient le temps des Montfort et l'apogée du duché, en particulier sous le principat de Jean V, duc de 1399 à 1442. La Bretagne vit alors à l'écart de la guerre de Cent Ans. S'ensuit une remarquable stabilité politique qui s'accompagne d'une large indépendance par rapport au roi. Les institutions du duché se développent pour atteindre un degré voisin de celles de la royauté ou du duché de Bourgogne. L'économie est prospère et voit la Bretagne écouler ses productions (céréales, viandes, vins de Loire, sel et toiles) vers d'autres contrées de l'Europe. Le trafic maritime s'en voit favorisé et les marins de Nantes ou Saint-Malo sont devenus les rouliers des mers occidentales. Cet essor économique s'accompagne d'une certaine croissance urbaine. On ne saurait enfin omettre la dimension artistique de cette époque de « l'Etat breton » : les derniers feux du gothique laissent pressentir la Renaissance, églises, manoirs et châteaux (Josselin) sont reconstruits, les premiers enclos paroissiaux apparaissent ; le mécénat des ducs, il est vrai, donne le ton.

La construction des Montfort reste cependant fragile dès lors que la royauté, en se modernisant, va s'affirmer toujours plus. La prospérité économique, par ailleurs, n'est pas sans faille. De défaite militaire (Saint-Aubin-du-Cormier en 1488) en mariages successifs de l'héritière du

duché, Anne, avec les rois Charles VIII puis Louis XII, la Bretagne est finalement unie à la couronne en 1532.

De 1532 à 1789 (pp. 94-115), deux époques d'égale durée peuvent être discernées. De 1532 à 1661, la Bretagne connaît un « âge d'or » en dépit des guerres de la Ligue qui s'achèvent avec l'entrée à Nantes d'Henri IV et la promulgation de l'édit de 1598. L'intégration de la province au royaume se fait progressivement. La création des institutions royales (présidiaux, parlement de Bretagne dont la construction s'achève en 1655) génère la vente d'offices, vecteurs d'intégration. Aux séances des Etats s'arbitre l'équilibre entre privilèges provinciaux et sollicitations du roi. « L'âge d'or » se mesure aussi dans le domaine économique. L'essor démographique fait de la population bretonne le dixième de celle du royaume : la densité y est comparable à celles, les plus fortes en Europe, de l'Italie du Nord ou des Pays-Bas. La production agricole et de là l'alimentation sont diversifiées. Excédentaire, la Bretagne exporte des céréales, des chevaux, du sel, du beurre, de la viande ; l'industrie toilière est florissante. L'ouverture vers l'extérieur assure le développement du commerce maritime, les Bretons sillonnant les mers de l'Europe occidentale ; Penmarc'h est alors le premier port européen pour l'armement, Le Conquet un important centre de production cartographique et Saint-Malo devient, vers 1680, le premier port français.

Le sous-titre « Entre le roi et la mer (1661-1789) » définit très justement le contexte de l'époque des crispations qui succède à « l'âge d'or ». La mainmise du roi s'accroît : un intendant est nommé en Bretagne à compter de 1689, la pression fiscale de plus en plus forte conduit à la fameuse révolte du papier timbré, durement réprimée et qui entraîne le déplacement du parlement à Vannes. Si Colbert favorise le développement du port de Brest et si la compagnie des Indes entraîne l'émergence de celui de Lorient, la politique protectionniste du ministre nuit aux échanges d'une province tournée vers l'extérieur et fait tort en particulier à l'industrie toilière. L'absolutisme royal, sous Louis XV, provoque des crises politiques, la conspiration de Pontcallec en 1720, puis surtout l'« affaire de Bretagne » où s'affrontent, entre 1764 et 1774, La Chalotais et d'Aiguillon : sous couvert de défense des libertés bretonnes, la noblesse des Etats et du parlement se crispe en fait sur la défense de ses propres privilèges. Dans ce contexte d'affrontements politiques et de difficultés économiques – les tensions entre la France et l'Angleterre continuent de porter atteinte au commerce de la Bretagne –, de nouvelles catégories sociales émergent. Les travaux orchestrés par l'intendance ou les Etats, fortifications littorales, voirie, travaux urbains comme à Rennes, font la fortune ou la gloire des ingénieurs. La conjoncture favorise par ailleurs de nouveaux types de négoce : Saint-Malo s'enrichit par la course, la compagnie des Indes prélude à l'essor de Lorient, Nantes surtout vit du commerce trian-

gulaire et la ville comme l'estuaire connaissent un développement remarquable. Une élite d'ingénieurs et de négociants, gagnée aux Lumières, va ainsi peu à peu ancrer la Bretagne dans la voie de la modernisation.

Les auteurs, entre-temps, ont brossé le tableau de la société bretonne avec sa petite noblesse, pauvre et pléthorique, sa bourgeoisie en quête d'ascension sociale et se sont attachés au cadre paroissial dans lequel chacun évolue. Si la religion est, comme partout, omniprésente, elle est pratiquée avec simplicité, loin de toute intransigeance dogmatique ; c'est une piété populaire qui se manifeste autour des chapelles ou des fontaines et lors des pardons. La réforme tridentine va s'attaquer à cette religion pourtant comprise de tous : couvents urbains et missions de « réévangélisation », telles celles du père Maunoir, vont progressivement arracher la Bretagne à sa pratique ancestrale, peut-être un peu païenne, sans doute teintée de superstition, pour lui tracer la voie d'un catholicisme « purifié » et l'en marquer pour longtemps.

A la veille de la Révolution, la Bretagne nous apparaît contrastée. Des villes, notamment portuaires, qui ont amassé de la richesse ne peuvent faire oublier que le marasme a touché les campagnes et engendré la misère ; l'illettrisme du plus grand nombre n'empêche pas l'existence d'élites cultivées. Les équilibres politiques, économiques et sociaux de « l'âge d'or » n'ont pas résisté aux chocs qu'ont constitués la réforme tridentine, l'absolutisme royal et aussi la mondialisation des échanges.

Les premiers temps de la période révolutionnaire et impériale (pp. 118-131) s'accompagnent d'un réel engagement patriotique de la Bretagne qui rassemble bourgeois, paysans et recteurs. Le club breton, préfiguration du club des Jacobins, est notamment à l'initiative de l'abolition des privilèges. Le temps des ruptures ne va venir que du fait de la Constitution civile du clergé, rejetée majoritairement par les ecclésiastiques bretons, puis de la levée en masse. L'insurrection de 1793, qui n'a pas gagné la Bretagne entière, prélude à la chouannerie où se retrouvent nobles et paysans. L'auteur évoque la répression brutale de Carrier, l'affaire de Quiberon, la pacification de Hoche. Si les guerres extérieures, qui se prolongent sous l'Empire, permettent le développement du port de Brest – la province est frontalière et l'Angleterre n'est pas loin – et favorisent le percement du canal de Nantes à Brest à partir de 1806, la guerre maritime n'en reste pas moins très néfaste au commerce transocéanique et aux activités industrielles de la Bretagne ; nous reste toutefois, dans un tableau pour le moins contrasté, l'image de Surcouf, des autres corsaires malouins et de leurs légendaires prouesses.

« L'entrée dans la modernité » (pp. 132-156) couvre les années 1800 à 1950 hormis le temps des deux guerres mondiales. De l'économie bretonne d'avant 1789 bien des pans ont disparu : le commerce négrier nantais n'a évidemment pas survécu à l'abolition de la traite, toiles et forges sont en difficulté. L'agriculture, toutefois, se transforme rapidement sous

l'impulsion des comices ; les engrais améliorent les rendements, les modes d'exploitation de la terre se modernisent, la mécanisation apparaît dès la fin du XIX^e siècle. Au niveau de l'artisanat et de l'industrie, la pêche sardinière favorise une activité de conserverie ; les arsenaux se développent à Indret, Lorient et Brest tandis que Fougères se spécialise dans la chaussure. C'est la région de Nantes et de la basse-Loire, toutefois, qui devient bientôt la plus industrialisée : création de l'avant-port à Saint-Nazaire, industries alimentaires (LU, Biscuiterie nantaise), métallurgie à Trignac, raffineries à Donges au XX^e siècle. C'est du reste assez naturellement que Nantes est en 1851 la première ville de Bretagne à être desservie par le chemin de fer ; entre-temps s'est achevé, en 1842, le percement du canal de Nantes à Brest. La région reste malgré tout, en dehors de Nantes et la basse-Loire, plutôt sous-industrialisée.

Une croissance démographique forte, rapportée à une économie limitée, engendre une assez grande misère, en particulier dans les campagnes, qui provoque l'alcoolisme ; au lendemain de la Libération, si les conditions de la vie matérielle se sont améliorées, la majorité des campagnes reste sans eau courante ni électricité. La pauvreté a par ailleurs conduit de nombreux Bretons à s'expatrier vers d'autres ports comme Le Havre ou Toulon, vers les mines de Lorraine, la Dordogne et surtout Paris. Une Bretagne tout en images est alors née ; on y trouve à la fois Bécassine, la bonne, ou le mendiant. Cette Bretagne passéiste, triste et pieuse séduit littérateurs (Balzac, La Villemarqué, Botrel) et artistes comme Gauguin qui vient à Pont-Aven en quête de *sauvage*, de *primitif*.

Ces images négatives, qui conduisent à un regard condescendant sur la région, ne traduisent cependant pas la réalité. Alphabétisation et scolarisation hissent bientôt la Bretagne au meilleur niveau français. De même, la population n'a pas tardé à se montrer républicaine et des grèves comme à Fougères ont rapidement donné naissance à une réelle culture ouvrière et syndicale. Les partis conservateurs ne remportent pas systématiquement chaque élection ; bien plus, Douarnenez est la première municipalité communiste de France en 1921. Au niveau politique, la Bretagne est finalement tout sauf monolithique. Ce qui peut l'unir est davantage du domaine du religieux et, de fait, les lois Jules Ferry et la loi de séparation de 1905, perçues comme des atteintes à la religion et à l'Eglise, provoquent des réactions passionnées. Car la Bretagne reste d'abord terre de catholicisme : pardons comme reconstruction d'églises en témoignent. Mais ce catholicisme est bien souvent ouvert et social : c'est celui que pratiquent des abbés modernistes tel que l'abbé Trochu, co-fondateur de *L'Ouest-Eclair*, c'est celui des patronages, des syndicats souvent impulsés par des prêtres engagés (abbés Bridel ou Mancel), celui enfin des œuvres de jeunesse chrétienne (JAC, JOC). Quant à la langue et la culture bretonne, longtemps regardées comme des oripeaux du passé et des vecteurs de conservatisme,

elles bénéficient de courants artistiques novateurs, tel celui des Seiz Breur, qui vont puiser aux sources de la tradition mais en en proposant des formes renouvelées.

La vision de la Bretagne chouanne, passéiste, illettrée, alcoolique et misérable a eu la vie dure. L'un des mérites du présent chapitre est d'avoir montré combien, en dépit de contrastes indéniables, le pays avait su évoluer et en quoi des clichés surannés et méprisants devaient conduire à un recul et un regard beaucoup plus critiques.

Le temps des guerres forme un chapitre particulier (pp. 157-171). En 1914, la mobilisation massive entraîne la désorganisation de l'économie : la carence de main d'œuvre masculine commande une intervention féminine croissante et un retour des anciens à l'emploi. L'effort de guerre favorise certaines activités industrielles, arsenaux et forges en particulier. Par-delà son cortège de douleur et de misère, hôpitaux militaires et afflux de réfugiés en témoignent, la guerre a fauché plus 100 000 Bretons ; ce chiffre est au-dessus de la moyenne française car les populations rurales (Corse ou Limousin sont aussi concernés) furent envoyées prioritairement en première ligne. Les soldats qui ont eu plus de chance reviennent quant à eux avec des idées nouvelles : un désir évident de modernité s'accompagne d'une baisse de la pratique religieuse.

En 1939-1945, la Bretagne occupe une situation stratégique éminente qu'illustrent la construction par l'occupant du mur de l'Atlantique face à sa crainte d'un débarquement et la mise en défense des ports. Une petite frange de la population, notamment issue du mouvement autonomiste, s'est dévouée dans la collaboration, parfois armée ; cet égarement, pourtant très minoritaire, portera durablement tort, par un amalgame sans nuance, à toute affirmation de la culture et de la langue bretonnes. L'impact de la résistance, avant puis après le 6 juin 1944, est plus significatif. Par-delà le Débarquement, la Bretagne est progressivement libérée à la suite de la percée d'Avranches du 31 juillet mais les combats de la Libération provoquent la ruine de Brest et Saint-Malo ; Lorient et Saint-Nazaire restent quant à elles deux poches allemandes qui ne capituleront qu'au 8 mai 1945. On ne saurait oublier de rappeler ici que c'est la politique de Vichy qui, imaginant restaurer les provinces en 1941, crut bon de séparer la Loire-Inférieure du reste de la Bretagne. Au lendemain de la guerre, les efforts, comme partout, doivent porter sur le ravitaillement et la reconstruction ; s'ajoute en Bretagne le déminage du littoral.

Le demi-siècle qui suit la seconde guerre mondiale (pp. 172-187) voit la Bretagne se transformer en profondeur et durablement. Une nouvelle conception de l'aménagement du territoire accompagne le constat des déséquilibres entre Paris et la province – notamment excentrée – et la prise de conscience du déclin démographique et économique de la Bretagne. Le

solde migratoire, négatif depuis plus d'un siècle, se renverse à partir de la fin des années 1960 et la population bretonne augmente désormais de façon régulière ; la proportion du secteur primaire décroît progressivement avec la poussée du secteur tertiaire. L'agriculture et la pêche se modernisent considérablement. Le remembrement – qui fut toutefois très discuté – favorise la mécanisation sur de plus grandes parcelles ; l'électrification des campagnes transforme la vie des populations rurales. Parallèlement, l'apparition des chalutiers-congélateurs révolutionne le monde de la pêche et Lorient devient bientôt le deuxième port de pêche français. L'industrie agro-alimentaire, notamment laitière, est alors en pleine expansion ; en 2003, elle compte 70 000 emplois soit le tiers des emplois industriels de la région.

A côté de l'agro-alimentaire, la Bretagne s'est progressivement spécialisée dans la haute technologie. L'aménagement du territoire a amené la délocalisation de Citroën à Rennes. La région s'engage ensuite dans le domaine des télécommunications : installation du Centre national d'études des télécommunications à Lannion, avec le célèbre radôme de Pleumeur-Bodou puis naissance à Rennes du minitel et de la télévision câblée. L'industrie du tourisme, enfin, sait tirer parti des atouts de la Bretagne ; aux activités de plage s'ajoutent bientôt les sports de plaisance et aussi les bienfaits de la thalassothérapie (Louison Bobet crée l'institut de Quiberon en 1964). La compagnie Brittany Ferries d'Alexis Gourvenec, enfin, favorise le tourisme étranger, notamment britannique et espagnol. Les affiches publicitaires ont rompu avec la tradition un peu passéiste qui commandait que la Bretagne fût présentée par des coiffes et des clochers : la modernisation a touché également l'image que l'on souhaite donner de la région.

Par ailleurs, le catholicisme et l'Eglise restent très présents et rythment la vie quotidienne des Bretons. L'enseignement privé garde une place éminente et les partis politiques d'obédience démocrate chrétienne (MRP au lendemain de la guerre) ont une forte audience. Quant à l'identité culturelle bretonne, elle est de plus en plus revendiquée : le sentiment d'une réelle appartenance régionale se manifeste dans le refus de la centrale nucléaire projetée à Plogoff ; un renouveau linguistique et culturel accompagne les mutations socio-économiques de la Bretagne et, tout en puisant aux racines, tourne le dos à tous archaïsmes pour s'ancrer dans la modernité.

Une petite bibliographie complète l'ouvrage (pp. 189-190) ; on regrettera de ne pas trouver aux côtés des *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, qui y ont bien évidemment leur place, les *Mémoires* de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, qui l'avait tout autant. Cette bibliographie s'achève par les adresses des sites internet des musées bretons labellisés *Musée de France*. L'illustration du volume, qui com-

prend des pièces de l'exposition, est riche et variée. On mentionnera par exemple de remarquables monnaies gauloises (pp. 50-51), un superbe ensemble de fioles de verre coloré gallo-romaines (70-71), la caravelle sculptée de l'église Saint-Nonna à Penmarc'h (88), une assiette de la Compagnie des Indes (103) ou encore une gouache de Creston (150-151). Affiches, photographies et cartes complètent l'iconographie ; on notera le très grand intérêt des cartes des pages 146-147, tirées de l'*Atlas historique de Bretagne*, qui permettent de constater une certaine permanence des comportements sociopolitiques sur un siècle et demi, assortie de variantes locales marquées et durables.

Une recension qui se veut honnête ne peut manquer de relever quelques inexactitudes que sans doute on aurait pu éviter. Quelques toponymes sont légèrement estropiés : lande de Cojoux p. 31, Le Pérennou à Ploemel p. 67. Froissart change de finale en p. 87 et Saint Nonna à Penmarc'h change de sexe (p. 88). Le nom même de l'architecte des Champs Libres est malmené en p. 8 et l'on peut regretter les *laborates* au lieu de *laboratores* de la société médiévale (p. 83). Il est un peu plus ennuyeux d'avoir à chercher (p. 76) sans les trouver, et pour cause, les bâtiments de Landévennec : la photographie représente l'île de Térenez et l'Aulne maritime. Surtout, transformer en *f* des *s* pour évoquer la typographie de l'Ancien Régime (*paffé* pour *passé*, p. 106) n'est pas dans le ton de l'ouvrage... Que l'on me pardonne ces quelques coups de griffe, s'agissant de brouilles mais *Sans la liberté de blâmer...*

Voilà donc un fort bel ouvrage dans sa forme et une réalisation scientifique tout à fait remarquable – réussir à condenser l'histoire de Bretagne en moins de 200 pages. Ce volume constitue une initiation des plus agréables et des plus précises pour qui souhaite découvrir notre région. Il trouvera également sa juste place dans la bibliothèque de toute honnête Bretonne et de tout honnête Breton. Enfin, il ne peut que donner le goût d'aller flâner dans les 2 000 m² de la superbe exposition du Musée.

Michel MARÉCHAL

Des habits et nous. Vêtir nos identités, sous la direction de Jean-Pierre Lethuillier, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 223 p.

Ce beau livre accompagne une exposition éponyme, qui circule actuellement : inaugurée par le musée de Bretagne à Rennes, elle a été accueillie par le musée du Faouët, le musée d'Agesci à Niort ; elle va continuer au Museon Arlaten à Arles (été 2008) et se terminera au musée des Traditions et arts normands à Martainville. Exposition et livre sont le